

J'ai été appelé récemment à rencontrer à plusieurs reprises le maire de Julliangès, de Vignolle. Mon confrère Pattin a en effet abandonné ses fonctions de médecin de l'hospice et m'a recommandé auprès du maire pour lui succéder. J'ai longtemps hésité à accepter, puis je me suis décidé en cédant à cette fidélité qui m'attache aux salles d'hôpitaux depuis mes études de médecine.

Je devais apporter aujourd'hui au plus tard ma réponse définitive. Je me suis donc rendu ce matin au bureau de Vignolle à la Société chimique. Il faisait beau. Les eaux de la Brévinçe étaient basses et claires. Des voitures étaient arrêtées devant les cafés qui bordent la route et sous les peupliers les patrons de bistrot, en tablier bleu et bras de chemise, jouaient aux boules avec quelques clients.

Le concierge de l'usine m'a accueilli avec méfiance. Il a cependant consenti à téléphoner à la secrétaire de direction qui a répondu que j'étais attendu.

La cour que nous avons traversée m'a rappelé celle de l'usine de Replonges, mais le bureau du directeur m'a heureusement surpris. C'est une pièce claire, décorée et meublée de façon très moderne. J'y ai pourtant trouvé aux murs les mêmes graphiques qu'à Replonges ; courbes de production, indices de productivité, plans pour l'extension éventuelle de l'usine. Les armoires vitrées contenaient des sachets d'échantillons.

Est-ce moi qui ai changé ? Étaient-ce les paroles du directeur qui n'étaient plus les mêmes que celles que

j'étais accoutumé d'entendre? Je ne sais. Mais j'ai retiré de cet entretien une impression réconfortante. Je me demande comment j'avais pu garder de Vignolle ce souvenir défavorable après notre rencontre chez le Dr Pattin. J'avais conservé la mémoire d'un petit homme râblé, coiffé en brosse, alors que c'est un gaillard, épais certes, mais très grand, à la chevelure grise et rétive, au visage mince et aux traits accusés.

Nous nous sommes assis face à face, de part et d'autre de son bureau et il m'a demandé aussitôt si je lui apportais une réponse affirmative. Je lui ai répondu qu'après avoir visité l'hospice à plusieurs reprises, il me paraissait urgent d'y entreprendre quelques réparations et que je ne mettais que cette condition à mon acceptation. Il m'a assuré qu'il se chargerait de présenter ma requête à la commission municipale et qu'une suite favorable y serait donnée.

– Cette question est donc réglée, a-t-il dit. Pattin, trop occupé par son service à l'hôpital de Bléricourt, ne présentait aucun projet. J'aime beaucoup mieux avoir affaire à quelqu'un comme vous qui montrez de l'intérêt pour la nouvelle charge qui vous est confiée.

Il s'est tu et m'a longuement regardé. Il m'a paru que je n'avais pas à m'attarder davantage et je me suis levé pour prendre congé.

– Êtes-vous si pressé? a-t-il dit. Je vous en prie. Asseyez-vous, que nous causions pendant quelques minutes. Il me semble que nous avons beaucoup à nous dire.

Nous ne nous connaissions qu'à peine et je ne voyais pas à quels échanges il pouvait faire allusion. J'ai cependant repris ma place sur ma chaise.

– Ce décor m'est familier, lui ai-je dit, en m'asseyant et en montrant par la fenêtre la cour entourée de murs gris où jouait le soleil.

Une grue ferraillait. L'ombre de sa flèche se brisait sur la haute façade. On entendait le crissement des chaînes et les appels des camionneurs.

– Oui, je sais, a-t-il repris après un instant de réflexion. Cahuzac m'a parlé de vous. Il a conservé un fâcheux souvenir de vos débuts dans son usine. C'est un homme entier et vous n'êtes pas très accommodant. Par la suite vous vous ignoriez, je crois.

Je ne lui ai pas caché que cette expérience avait été assez pénible et que cette position de médecin d'usine était décevante. De Vignolle a plissé ses paupières, lissé sa moustache roussie de tabac :

– Oui, oui, je suis au courant. Vous avez pensé que vous étiez peu à peu abandonné. Je comprends que vous ayez quitté ce poste et que vous soyez revenu à votre vrai métier. Êtes-vous au moins satisfait de vos nouveaux concitoyens ?

Je lui ai dit que la clientèle passait mes espérances, mais qu'il m'arrivait, comme autrefois à l'usine, de m'interroger sur l'utilité de ce que je faisais.

– Voyez-vous, a-t-il repris doucement, voilà qui est grave. Je pense que tout homme sensé s'est interrogé ou s'interroge. Moi le premier ! Mais j'ai décidé de ne plus m'attarder à me poser de questions. L'existence serait empoisonnée. Je me trace chaque jour un programme que j'exécute aussi fidèlement que possible le lendemain. C'est tout. Vous vous plaignez de travailler sur le périssable ! Réfléchissez : qu'y a-t-il de plus provisoire que la vie d'une usine ou même d'une petite ville comme Julliangés ? Supposez que dans quelques mois notre société soit obligée de fermer ses portes. Cinq cents ouvriers sans travail, douze ou quinze cents personnes réduites à la misère pour un temps indéterminé, une cité vidée du tiers ou du quart de ses habitants partis chercher du travail ailleurs, des commerçants sans clients !

Je l'ai arrêté pour lui faire remarquer que je ne contais pas ces vérités, mais que le périssable que je connaissais était plus dramatique que le sien.

– Vous vous représentez, ai-je ajouté, ce que pourrait être la misère, mais vous savez aussi que, dans les circonstances actuelles, une fermeture de votre usine est improbable. Tandis que j'assiste à ma faillite chaque jour.

– Chaque jour !

– Disons fréquemment, et la pauvreté à laquelle vous faisiez allusion n'est pas la mort. Vous avez des difficultés humaines une vue collective. Vous ne savez pas ce qu'est la tragédie de chacun.

– Je suis convaincu que vous exagérez, a-t-il répliqué avec une moue. Tous vos malades ne vivent pas une tragédie !

– Ils la vivront, et seuls.

– C'est certain, a-t-il convenu. J'y participe souvent, plus souvent que vous ne le croyez, lorsque nos ouvriers ont un enfant malade ou un décès. Ils viennent m'emprunter de l'argent, parfois me confient leurs inquiétudes. Je vous assure que votre métier – mais ce n'est pas à moi à vous l'apprendre – n'est pas plus absurde que le mien.

« Mais laissons tout cela, a-t-il continué, en dressant devant moi sa haute taille et en frappant la table à petits coups d'un coupe-papier. Accompagnez-moi dans l'usine. Cette promenade sera plus saine que cette conversation. »

Le veston entrouvert, les mains aux poches, de Vignolle m'a précédé dans la cour. Après avoir gagné le bâtiment le plus proche nous avons parcouru plusieurs ateliers. Les conditions de travail y sont très différentes de celles que j'ai connues à Replonges. La propreté et l'ordre règnent. Toutes les mesures de sécurité ont été prises et l'éclairage est excellent. La cadence des gestes n'exige aucune préci-

pitiation. Les ouvriers sont plus astreints à une surveillance des machines qu'à un travail manuel harassant.

J'ai félicité de Vignolle de cette réalisation.

– Nous avons voulu tirer parti au maximum des avantages de la technique, a-t-il dit, en poussant la porte d'un vaste réfectoire.

Et il a ajouté :

– Là aussi, gros effort ! Quelques salauds continuent à écrire sur les murs, comme vous le voyez. C'est une maladie tenace, mais ils se lasseront à la longue. Nous recouvrons périodiquement les graffiti d'une couche de badigeon.

Les ouvriers que nous croisions nous saluaient et de Vignolle s'arrêtait parfois pour leur parler.

Lorsque nous sommes revenus dans la cour le soleil était haut dans le ciel. Un long convoi de marchandises passait lentement sur la voie ferrée.

– Le vin ? ai-je demandé.

– Pas ici. Ils savent que c'est une cause immédiate de renvoi. Il est vrai que nous opérons une sévère sélection à l'embauche.

– Votre médecin s'y prête ?

– Volontiers.

Les problèmes quotidiens de Replonges se présentaient à mon esprit.

– Je pense, a poursuivi de Vignolle, et je crois à juste titre, que le bonheur de cinq cents ouvriers vaut mieux que la rancœur de quelques-uns.

Nous marchions sur le trottoir bordant la chaufferie. Des vapeurs ocre s'échappaient des toits et montaient, dissociées en tourbillons brillants, dans la lumière.

J'ai demandé à de Vignolle s'il pensait que ses ouvriers étaient heureux.

– J'estime qu'ils sont heureux en effet, a-t-il répliqué

avec une pointe de vivacité. Je veux dire qu'ils vivent dans des conditions matérielles satisfaisantes : logement, confort ménager. Nous avons fait un gros effort dans ce sens à Julliangés. Beaucoup même achètent une voiture. Et je sais, a-t-il poursuivi, la raison de votre échec à l'usine de Replonges. Vous avez cru à l'existence d'un véritable prolétariat. C'était encore vrai immédiatement après la dernière guerre. Mais vous ne vous êtes pas aperçu, au cours de ces dernières années, que les conditions sociales changeaient et que le prolétariat disparaissait. Je connais Cahuzac. Et je n'ignore pas qu'il refuse d'investir des fonds dans des améliorations techniques. En ce sens il n'a rien compris. Il n'en demeure pas moins que la masse des salaires à l'usine de Replonges a augmenté dans des proportions considérables.

« Ici, à Julliangés, même lorsqu'ils ont atteint l'âge de la retraite, nos anciens ouvriers parviennent à vivre décemment. Ils ont parfois une maison, toujours un jardin, et l'allocation que nous leur versons leur ôte les soucis les plus cuisants. Il faudrait faire davantage encore, c'est certain ! J'ajoute que je ne parle que de ce qui se passe ici et que je ne sais pas quelle est la situation dans les grandes villes. »

Nous arrivions devant la porte de son bureau. De Vignolle m'avait presque convaincu.

– Cependant, lui ai-je dit, comment expliquez-vous que nous rencontrions tant d'inadaptés, d'anxieux, de fous même ? J'en suis effrayé ! Lorsque j'ai ouvert mon cabinet ici, j'ai pensé que je recueillais tous les mécontents, mais je m'aperçois que j'avais tort. L'un succède à l'autre, je vous assure.

De Vignolle, doigt au gousset, un pied sur la marche conduisant à son bureau, a convenu qu'il ne comprenait pas. Il avait une notion de l'augmentation des cas de

démence par l'accroissement du budget communal d'aide sociale consacré aux hôpitaux psychiatriques.

– Je ne sais pas, je ne comprends pas, a-t-il répété. Vous êtes de ceux, je le sais par Pattin, qui pensent que le progrès technique a ruiné la vie spirituelle. C'est possible. On pourrait dire aussi que la vie spirituelle a longtemps entravé les acquisitions matérielles et qu'elle est morte d'elle-même le jour où les hommes ont découvert les ressources et les possibilités qui s'offraient à eux.

« Je m'efforce d'apporter aux autres le maximum de commodités, pour ne pas dire de confort, les conditions de vivre sans déchoir. Le reste est leur affaire personnelle. Je crois, oui, je crois que, pour la plupart, ils sont heureux. »

– Ou qu'ils ont tout pour l'être.

– Oui.

– Et ils ne le sont pas toujours.

– Et ils ne le sont pas toujours, a répété de Vignolle assez sombre.

Midi approchait. Dans la cour ensoleillée des ombres courtes marchaient vers le pointage. De Vignolle m'a tendu la main. Je lui ai dit que je commencerais mon service à l'hospice lundi prochain.

Cette nomination, les atermoiements qui l'ont précédée ont fait que j'ai négligé Rivoire depuis quelques jours. J'avais besoin de réfléchir et de prendre mes distances pour pouvoir juger plus sainement. Mes études ne m'ont pas préparé à la surveillance et au traitement de tels malades et je fais, en tâtonnant, un difficile apprentissage. L'abondance, que je ne prévoyais pas, de cas semblables n'en facilite pas la connaissance. Il faudrait pouvoir observer un certain nombre d'affections typiques et non ces états, les plus fréquents, où des dépressions d'allure

bénigne laissent planer le doute d'une évolution vers la mélancolie. J'ai pris l'habitude d'adresser à un spécialiste les malades dont l'histoire clinique ne me paraît pas conduire à un diagnostic évident. Mais les réponses que je reçois de ce dernier sont souvent décevantes et ne m'éclairent pas toujours de façon formelle. À lui aussi, il apparaît maintes fois que seule l'évolution, qu'il me conseille de suivre avec attention, permettra d'étiqueter tel ou tel cas. Je suis pourtant soulagé de savoir ma responsabilité partagée.

Rivoire est venu me voir le lendemain de mon entretien avec Sophie Heitz. Il ignorait la visite de celle-ci et avait consenti à se déranger sur les instances de sa mère. Le fait même qu'il eût accepté cette confrontation sans attendre son jour de liberté, le jeudi, m'avait surpris. Je ne pensais pas qu'il s'y prêterait aussi volontiers.

À vrai dire sa visite m'a laissé perplexe. Après avoir été accablé par son attitude au début de notre conversation, j'ai été étonné par la facilité avec laquelle, en fin de compte, il s'est laissé toucher par la sympathie que je lui manifestais.

J'avais pris la précaution de ne pas le faire entrer dans mon bureau mais de l'accueillir dans ma chambre – où je le reçois d'habitude –, de façon à lui montrer que je ne conférais à cet entretien aucun caractère particulier.

Pourtant nous semblions être sur nos gardes l'un et l'autre, comme si nous attendions que l'un de nous se découvrit le premier. Nous étions assez gênés, et pour ma part je ne savais pas comment l'aborder.

C'est lui qui a fini par rompre le silence. Il m'a dit qu'il ne comprenait pas pourquoi sa mère avait tant insisté pour qu'il se rendît chez moi. Il n'était pas malade. Il

accusait la fatigue de ses trop nombreuses occupations de l'hiver pour expliquer quelques malaises : des palpitations, des nausées, un sommeil difficile.

Tandis que je l'écoutais mon attention était retenue par le changement survenu dans son aspect depuis trois semaines. Il continuait à maigrir. La peau de son visage était sèche et pâle. L'expression de ses yeux bleus, d'ordinaire si mobiles et si vivants, était plus pauvre. J'étais dominé par le sentiment qu'il avait vieilli brusquement.

Il s'était tu.

– Ne pensez-vous pas qu'il y ait autre chose que votre surmenage ? lui ai-je demandé enfin.

– C'est possible, a-t-il dit, en passant la main sur son front.

– Vous êtes préoccupé ?

– Oui, préoccupé.

– Obsédé, même ?

– Obsédé.

Il se bornait à répéter.

– La raison de votre préoccupation.

– ...

– Sophie Heitz ?

– ...

– Cette présence vous pèse comme une faute, une crainte de compromettre ?

– ...

– Je vous assure que vous êtes le seul à penser ainsi, et votre mère apprécie beaucoup cette compagnie.

– Ma mère ne sait pas, ne voit rien, a-t-il répondu avec lassitude.

J'ai compris qu'il serait inutile de tenter de lui faire entrevoir l'énormité de cette idée fixe qui, pour lui, demeurerait la seule évidence.

Il était assis devant moi dans cette immobilité absolue que prennent si volontiers les déprimés. Immobilité qui ne semble jamais contrainte, mais au contraire réalisée par un relâchement simultané et naturel de tous les muscles. Je ne l'avais jamais vu aussi négligé dans son vêtement. Je regardais ce pantalon taché et cette veste prince-de-galles dont le tissu fripé et détendu épousait avec trop d'exactitude les courbures du dos et des épaules. De temps en temps l'un de ses doigts, longs, minces, aux articulations marquées et aux ongles douteux, se détachait lentement de ses mains réunies et caressait l'étoffe de la veste.

– Et on vous observe ?

– Certainement.

– En classe ?

– Les enfants ricanent.

– Dans la rue ?

– Des sourires, des sous-entendus. Vous savez ce que c'est ! On me regarde. J'ai peur.

Je me suis levé et je suis venu me placer à côté de sa chaise de façon qu'il sentît que j'étais tout proche :

– Tout ce que tu dis est faux, ai-je crié, comme si en haussant le ton j'allais donner à ma voix une conviction plus grande.

Je me suis penché vers lui :

– Tu vois, vieux, il faut que nous nous tutoyions ! Ça fait tomber certaines barrières. Quand les mots sont trop difficiles à prononcer... Tu comprends ?

– Oui, a-t-il murmuré.

– Et puis j'en ai besoin, et toi aussi ! Il faut que nous soyons le plus près possible de la simplicité. Et tu vas voir ce que nous allons faire ! Raconte-moi encore.

Pendant quelques instants le visage de Rivoire a paru se

fermer complètement. Je me suis demandé s'il parviendrait à vaincre sa crainte.

– Je voulais te dire, a-t-il commencé, hésitant, que j'ai de plus en plus de mal à assurer ma classe. Je ne peux plus fixer mon attention. Je n'avance plus dans la correction de mes cahiers. Je voudrais pourtant et je relis trois ou quatre fois la même page. Mais je ne sais plus ce que je lis. Et je dois assurer mon travail ; il le faut.

– Évidemment ai-je dit, en le prenant aux épaules, c'est bien le surmenage. Mais tu vas voir que nous allons surmonter ce passage !

– Tu crois ?

Il me semblait entendre à nouveau la même chanson craintive de tous ces patients qui étaient déjà venus me confier leur peine à assurer leur métier et la valeur de rachat qu'ils accordaient à leur travail.

– Et quand je n'essaie pas, a-t-il continué, de m'astreindre à ma tâche, l'esprit est encore plus libre de s'abandonner à l'idée fixe.

– Allons, vieux, lui ai-je dit, il est l'heure de ton cours. J'irai te voir ce soir.

Il est sorti en disant qu'il croyait que je lui avais fait du bien.

Les précisions que j'ai obtenues en interrogeant le directeur de l'école ne sont pas encourageantes et il semble que, depuis l'incident Girel, Rivoire n'ait plus une autorité suffisante. Il oscille entre la sévérité et la faiblesse et il lui serait arrivé d'abandonner les élèves, de sortir dans la cour et d'y marcher, égaré, pendant quelques minutes. Sa classe a perdu son équilibre et les parents se plaignent que la réussite aux examens soit compromise.

J'espère, mais je commets peut-être une lourde erreur, que les tranquillisants parviendront à diminuer cette ten-

sion de l'esprit et à rendre moins lancinante la présence quotidienne de Sophie Heitz.

Lorsque, après cette visite au directeur de l'école, j'ai gravi l'escalier de Rivoire, j'espérais le trouver seul. La porte du palier était entrouverte et j'ai pénétré dans le vestibule. Le bruit d'une discussion m'est parvenu de la cuisine où, à travers les carreaux de verre dépoli de la porte, je devinais trois formes. Je suis resté dans l'ombre du couloir et j'ai tout de suite reconnu la voix de Rivoire.

– Il faut qu'elle foute le camp ! criait-il. Tu m'entends, il faut qu'elle foute le camp !

– Mais de qui parles-tu ? répétait la voix fluette de sa mère.

– Tu le sais !

Puis un long silence a suivi. Je me demandais si je devais frapper ou attendre. Je n'apercevais plus qu'une forme assise devant la fenêtre. Ce devait être la silhouette de Mme Rivoire. André avait dû s'asseoir lui aussi ou, debout dans un coin, demeurait perdu dans ses réflexions. Mais il était hors du champ des vitres. J'entendais de temps en temps le bruit d'une cuillère heurtant un bol.

Les voix se sont à nouveau élevées, mais sur un ton de conversation courante.

– À quoi penses-tu ? a dit Mme Rivoire.

– À rien.

– Tu sais que je n'aime pas cette réponse. Rien ne nous sépare autant que ce mot. Il me semble que je me heurte à un mur et que nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre.

– Justement, a repris une voix sourde, je pense aux murs. Aux murs qui nous entourent.